

### CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, 4 Février 1851.

M. le Rédacteur,

A quoi pourrais-je comparer la France, si ce n'est à un frêle esquif, entouré de vagues furieuses et menaçantes. Les tempêtes des passions sont déchaînées contre elle; tempêtes qui se traduisent en complots, conspirations dans l'ombre, et peut-être à un moment donné, en guerres civiles. Conspirations, usurpations, discordes, tiraillements intestins, voilà, monsieur, à quoi s'occupent les hommes chargés de veiller à la gloire de la France. On dirait, vraiment, qu'ils n'ont rien de mieux à faire pour passer le temps que d'entrer dans d'interminables querelles de parti. L'orgueil et l'ambition sont au cœur de ces grands hommes d'état que les plus mesquines passions font agir. Ils veulent faire de la France, cette si noble et si grande nation, une nation à eux et pour eux; ils veulent la façonner au gré de leurs caprices, comme font de jeunes enfants qui donnent toutes sortes de formes à une poignée de terre glaise en la pétrissant dans leurs mains. Et ils ignorent, les insensés, que le socialisme est toujours là, terrible et menaçant, attendant l'apogée de nos discordes pour s'emparer de nos destinées et nous ravager par le fer et par le feu. Et ils méconnaissent l'histoire au point de ne pas savoir que toute nation qui est obligée de subir de tels forfaits et qui oublie Dieu, court visiblement et rapidement à sa ruine.

Eh quoi! mesieurs les hauts diplomates, n'êtes-vous jamais allés dans la Grèce? n'avez-vous jamais cherché à savoir jusqu'où le vaste empire romain étendit ses limites? O vous, illustres voyageurs, qui voulez nous gouverner sans pourtant abandonner aucune des espérances du parti auquel vous appartenez, ne vous est-il jamais arrivé, quand vous étiez sur la terre étrangère, fouillant jusque dans son sol pour y trouver ce que vous appelez la civilisation, de découvrir, au lieu de la civilisation, des débris de ruines? Et quelque guide, ou quelque père des alentours, ou peut-être encore, votre immense érudition ne vous a-t-elle jamais dit que là fut jadis une cité célèbre? Qu'avez-vous vu sur l'immense emplacement qu'occupaient Carthage, Sparte, Memphis, etc., si ce n'est des débris de colonnes et de ruines et quelques ruines croissant à l'entour! Et vous ne voulez pas comprendre que si Dieu abandonne la France à vos volontés, elle sera couverte de ruines avant un demi-siècle! O quand! quand donc renoncerez-vous à votre égoïsme, à votre satisfaction matérielle personnelle pour ne penser qu'à un salut général?...

Je suis un homme de mon temps; j'aime le progrès; je veux vivre avec lui; et si je veux absolument vous dire la vérité toute entière, ce n'est pas en vertu d'un sentiment fanatique, ni par exaltation de parti que je blâme ou que je loue... Mais pourquoi, lorsque je vois tant de pouvoirs se succéder si rapidement; pourquoi, lorsque je vois l'instabilité, cette divinité nouvelle, orner son front d'un diadème aux mille bigarrures, ne me serait-il pas permis de rappeler un passé plus heureux et plus glorieux?—Un royal martyr offrit en 1793, sa tête auguste, avec la foi, le calme, la résignation d'un chrétien, aux coups du fanatisme révolutionnaire; et placé entre le ciel et la terre, il a laissé tomber pour nous des paroles qui sont comme une prophétie.

Oui, l'autorité est le grand principe sans lequel il n'y a plus de gouvernement; l'élément des idées dominent et s'empara des esprits et bientôt devient révolution. Il y a une logique inflexible dans la marche des événements, les faits s'en préparent de longue main. Depuis deux ans, par exemple, la loi lutte justement contre le socialisme. Mais parcourrez les romans, assistez aux théâtres, soyez fidèles aux cours du collège de France et vous y verrez partout le socialisme... Est-ce que les philosophes et les athées du 18e siècle croyaient préparer la révolution de 1793? Oh! bien loin de là était leur pensée: sensuistes et luxurieux couronnés de fleurs, ils savaient les délices de la table et des plaisirs de tous genres, et la révolution vint comme la mort, terrible et menaçante à la fin d'un banquet. C'est ainsi que viendra le socialisme si la société ne se défend pas avec persévérance et héroïsme...

La révolution a ébranlé les principes sociaux; voilà pourquoi nous sommes si profondément agités; voilà pourquoi nous n'avons de gouvernement solide et durable. Et pour trouver un remède à ce mal, nos penseurs se mettent en vain l'esprit à la torture, ils n'en trouveront pas s'ils ne le cherchent dans la religion et dans le respect pour l'autorité, et non pas dans la menteuse trilogie: liberté, égalité, fraternité, au nom de laquelle nous substituons tant de Saturnales à nos glorieux souvenirs historiques.

Mais revenons aux événements présents. Nous commençons à nous remettre au travail et de l'inquiétude que nous ont causés tant de phases plus ou moins dramatiques, poussées par l'Elysée. Certes, il en est temps, car l'opinion publique trop vivement préoccupée, faisait des commentaires à perte de vue, et les sentinelles avancées de l'anarchie criaient déjà aux armes! On dit que dans tous les souterrains de toutes les villes de France, nos rouges ont célébré un banquet d'action de grâce en l'honneur de la destitution du général Changarnier. Je ne sais au juste à quel point cela est vrai, mais ce que je peux affirmer c'est que tous les démocrates latents des mains et disent à qui veut les entendre que leur avènement est proche.

Ah! c'est une très grande faute que le pouvoir exécutif a faite de destituer le général Changarnier, la personnification la plus absolue de l'ordre et de la sénérité. Il paraît bien décidé que Louis-Napoléon n'aime pas les entourageurs trop attachés aux saines et glorieuses traditions nationales; aussi, malgré tous les conseils des sommités politiques, conseils pleins de sagesse, il préfère prêter une oreille complaisante aux belles paroles de son entourage, et soupire avec ardeur pour l'Érès Césars. Bon gré, mal gré il veut être empereur; pour cela il cherche par tous les moyens possibles à se faire des créatures, à chasser tous les hommes qui ne veulent et ne voudront voir en lui qu'un président de république; il cherche à former une garde prétorienne qui à un moment donné acclame l'Empire; il veut des ministres selon lui, dociles instruments de toutes ses volontés; il fait tous ses efforts pour amoindrir la représentation nationale et la rendre ridicule; mais s'il n'était pas encore aveuglé par son ambition et son désir fougueux d'empire, il a dû comprendre toute la portée du vote de défiance de l'assemblée nationale. Et qu'il sache bien que le jour où il voudrait s'amuser à dire: "L'Empire est fait," la majorité législative répondrait: "La Présidence est vacante!"

Si le sujet que j'ai traité dans ma dernière

lettre n'avait pas rempli le papier, si je n'avais craint d'être trop long, avec quel bonheur je vous aurais parlé du si magnifique discours de M. Berryer. Ce discours à lui seul est non seulement un événement, mais encore une date, une époque; pourtant il n'était qu'une improvisation, car M. Berryer n'était pas préparé à monter à la tribune. Tous les organes de la presse juste et modérée ont chaleureusement remercié M. Flandin, vulgaire orateur, d'avoir, par ses paroles injustes, fourni à M. Berryer l'occasion de produire ce magnifique échantillon qui a retenti du château à la chambre dans toute la France et en Europe. M. Flandin est un tiers-parti, de la taille de ceux qui je vous ai dépeints dans une lettre du 3 décembre dernier; esprit étroit, haineux et vulgaire, rempli de préjugés stupides et universitaires. Il était parfaitement en verve pour jouer le rôle provocateur dont il s'est acquitté, comme peut-être vous le savez. Pendant ce plaidoyer de près de deux heures, M. Berryer était assis à son banc et l'on voyait le bouillonnement de la pensée agiter et illuminer sa belle tête. Au moment où cet homme illustre a demandé la parole, un frémissement électrique a parcouru toute la salle, et tout le monde a eu le pressentiment d'une solennelle situation. En lisant ce discours dont M. Berryer a placé le débat si au dessus des ministres et du président de la république, qu'ils étaient oubliés, je me suis insensiblement trouvé transporté dans la sphère de ces nobles pensées étrangères aux passions, aux divisions et aux misères du temps présent; la France m'apparaissait unie, prospère, glorieuse, accomplissant ses destinées sous un gouvernement fort du passé, maître de l'avenir, respectant et assurant la libre action de toutes les intelligences, de tous les intérêts...

Je désirerais que ce discours fût lu par tous les hommes à préjugés, et qui se rient de la politique de M. Berryer; ils la verraient bien vengée, cette politique si nationale, de toutes les calomnies entées des partis sans principes et sans conviction; ils verraient combien les calomnieux ont été réduits au silence, car c'est à peine, si dans l'assemblée on a entendu le rire bestial et le grognement de quelques uns des socialistes, de la montagne.

N'avez-vous pas crié un beau *vivat* quand vous avez eu lu le court mais énergique, mais chevaleresque discours du brave général Changarnier? Sa réponse à M. Baroche fut courte, mais foudroyante. M. le général Changarnier possédait une accentuation mâle, une langue monumentale qui s'harmonisait admirablement avec son caractère, avec son attitude politique, et en font à l'avenir un personnage historique. L'effet de ces courtes paroles fut prodigieux; c'est une de ces scènes mémorables qu'on est heureux de conserver dans les souvenirs de la vie.

Et M. Thiers mérite bien aussi notre grande part d'admiration et d'hommage. Jamais, peut-être, il ne fut si juste et si clair. Le ministère dans ce mémorable débat s'est converti de honte et de ridicule; tous collectivement ne sont pas tombés comme doivent tomber des ministres, c'est-à-dire grandement, généralement, mais comme des chicaniers hussiers, défendant pied à pied leur porte-fort. Mais malgré tous leurs efforts, ils sont morts, et bien morts. Leur vie a été de courte durée, et tous sont tombés l'un en attendant l'autre. Mais, hélas! le plus affligé de tous était ce pauvre M. Achille Fould, ministre des finances. En sa qualité de juif il était dans sa sphère! On raconte que la dernière nuit qu'il fut ministre, le désespoir l'empêcha de dormir. Il se leva donc, vêtu du costume le plus léger,

et coiffé du caquo à mèche minis ériel, et erra dans les longs corridors, une lanterne à la main. Il était seul, les ténèbres l'entouraient, et les échos lantains répétaient le bruit de ses pas égarés dans les profondeurs du ministère; il marchait plus pâle qu'un fantôme et remplissait l'air de ses gémissements et de ses cris désespérés, et ses plaintes mélancoliques le promenaient de corridors en corridors dans le labyrinthe de ses bureaux déserts. Pour si mort qu'il était, il y en avait beaucoup qui prétendaient en chuchotant que M. Fould n'était pas mort. En Canada, vous ne savez pas combien un ministre des finances en France a la vie dure. Il y en a dont le cœur palpite encore un an après leur mort.—Un de nos autres ministres décédés pleurait parce que sa femme se lamentait. N'allez pas croire que je veuille blâmer ce témoignage de tendresse conjugale. Mais, poussé par votre curiosité, vous me demanderez pourquoi cette jeune excellence républicaine pleurait? Eh! mon Dieu, tout simplement parce qu'elle avait fait faire un cabinet de bain tout neuf. C'était une retraite inconnue, toute pleine d'une merveilleuse élégance et d'un confortable fini. La femme du ministre se réjouissait; mais, hélas! le bain achevé, le vote est venu, et voilà qu'une autre excellence, une vieille, peut-être, aura tout le bénéfice de cette petite magnificence. O temps néfaste! les ombres chinoises ne marchent pas plus vite que la vie des ministres.

Notre message du 24 Janvier donc? et notre ministère de transition? voilà qui va nous rendre heureux. Ah! monsieur le président quel grand homme vous nous faites; je vais vous voter une couronne de laurier!...

Après tant d'orages, tout le monde s'est calmé et maintenant nous jouissons d'un peu moins d'excitation.

Les nouvelles de l'étranger sont sans grande importance; veuillez pour aujourd'hui m'en faire grâce. Dans 15 jours je vous en demanderai amplement.

M. L. M. C.

### PARLEMENT BRITANNIQUE.

#### Question Religieuse.

DISCOURS DE LORD JOHN RUSSELL.

A cinq heures un quart, lord John Russell se lève au milieu du plus profond silence et demande l'autorisation de présenter le bill qu'il a annoncé contre la prise de certains titres ecclésiastiques portant les noms de villes ou de localités du Royaume-Uni. Le noble lord s'exprime en ces termes:

"Monsieur le président, ce n'est pas sans une grande appréhension que j'aborde l'importante question que j'ai promis de soumettre à l'examen de la Chambre. L'intérêt profond manifesté par toutes les classes de personnes de ce pays, les pétitions nombreuses qui ont été présentées à cette Chambre pour la prier de résister à toute usurpation de la part d'un souverain étranger, les adresses déposées au pied du trône, tout enfin contribue à accroître l'importance de la question qui se pose sur la table que j'ai à remplir en cette circonstance. Les dispositions que j'ai en entrevu l'autre jour dans une grande partie de cette Chambre, lorsque je déposai ma motion sur son bureau, sont loin d'avoir diminué en moi l'appréhension dont je vous parle. En effet, l'honorable représentant de Sheffield, qui a parlé sur la motion de l'Adresse royale, m'a engagé à ne point revenir sur mes pas dans la solution de cette question (éoutez!), tandis

que, d'un autre côté, l'honorable représentant de Birmingham n'a rien moins exigé que la présentation d'un code complet destiné à régler dans tous les rapports qui pourraient s'établir entre la Cour de Rome et les sujets de Sa Majesté dans le Royaume-Uni. Pour ce qui est du premier conseil, je réponds que le seul pas rétrograde que je me permettrais est celui de l'homme qui, voyant sa tête menacée d'un coup, recule et lève en même temps le bras pour se défendre. (Applaudissements) Quand au deuxième avis, je soumettrai à la Chambre dans le cours de cette discussion, les observations que je crois y avoir rapport et les motifs pour lesquels le Gouvernement pense ne pas devoir le suivre. Mais, avant d'entrer en matière, je prie la Chambre de se rappeler quelques-unes des circonstances qui se sont produites très-récemment. Dans le courant de l'année dernière, le Siège romain a nommé, d'une manière inaccoutumée, un archevêque en Irlande. (Écoutez! écoutez!) Il a été généralement admis, et le point n'a jamais été contredit, que, d'après l'usage, ceux qui étaient désignés par les catholiques romains d'Irlande comme aptes à remplir l'office d'archevêque, avaient envoyé trois noms de candidats, et qu'un lieu de choisir parmi les trois savants ecclésiastiques désignés, on avait précédemment nommé archevêque d'Irlande un prêtre habitant Rome depuis un long laps de temps, et par conséquent plus familier avec les coutumes et les opinions de Rome qu'avec l'état et les besoins de l'Irlande. Cet ecclésiastique n'a pas tardé à montrer clairement qu'il n'avait pas l'intention de se mettre en rapport avec le gouvernement anglais, comme l'avaient fait l'archevêque Murray et ses prédécesseurs, pour ce qui regardait celles des affaires du peuple irlandais, qui ne pouvaient se traiter qu'en Angleterre. C'est alors que fut convoqué le synode de Thurles. Dans cette réunion, une question d'Adresse au peuple irlandais fut adoptée par une majorité de 13 voix contre 12, et cette voix, qui constituait à elle seule ainsi la majorité, fut celle de notre même personnel qui, envoyé de Rome, n'avait aucune connaissance du peuple d'Irlande. (Écoutez! écoutez!)

"Si les actes de ce Synode n'avaient eu rapport qu'à la discipline intérieure de l'Eglise romaine, s'il avait été prouvé qu'ils ne s'appliquaient qu'à des matières de la dite Eglise catholique romaine, j'en demanderais à être modifiés ou amendés, quoi-qu'enem le Synode n'eût été convoqué depuis l'époque de la révolution religieuse, je n'osais pas être surpris de la manière avec laquelle ce Synode a agi. Une grande partie, en effet, de cette Adresse était consacrée à deux points: le premier roulait sur le danger du système d'éducation des Facultés royales établies en Irlande par acte de Parlement; il y était déclaré que les principes qui régissaient ces collèges étaient contraires à la nature inflexible de la religion catholique romaine, et que ces collèges ne peuvent exister sans anéantir la morale et la religion de la jeunesse catholique romaine.

"Le deuxième point de l'Adresse était consacré à l'exposition de l'état de la classe la plus pauvre des paysans irlandais, au traitement qu'ils éprouvaient des propriétaires du sol, et le style en était calculé de façon à exciter le ressentiment populaire contre ceux des possesseurs terriens qui avaient fait exécuter la loi avec rigueur contre leurs fermiers.

"Je n'entreprends pas ici la défense de l'établissement des collèges de la Reine en Irlande; mais je dois faire remarquer à la

### REVUE

#### LE MONTAGNARD

OU LES

#### DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Comme Danton parle bien! dit Gracchus plus haut que les autres. Et comme il s'aperçut que Danton le regardait, il criait à tue-tête:

Vive Danton! vive le colosse de la révolution!... Ce fut le signal d'une nouvelle série d'ovations et d'acclamations. Les hurlements se mêlèrent aux vociférations et aux trépignements. Jamais peut-être dans ces beaux jours le club des Cordeliers n'avait retenti de si bruyants éclats patriotiques. C'était une lutte de passions qui faisait frissonner les échos du vieux couvent, tandis que les lumières vacillantes et blafardes jetaient d'étranges effets sur ces figures agitées... Tout-à-coup la foule s'ouvrit pour donner passage à des hommes dont l'arrivée suspendit un instant les cris et les trépignements; chaque tête s'inclina avec le respect des masses pour leur idole.

Ces hommes, c'étaient Robespierre et Saint-Just; tous deux se donnaient fraternellement le bras. Derrière eux marchaient Billaut-Varennes; Collot d'Herbois, cet ignoble bateleur qui devait quelques mois plus tard ensanglanter Lyon par les plus horribles boncheries; et Georges, que son amour enthousiaste pour les conquêtes de la liberté faisait le séide aveugle des deux héros jacobins.

Bravo! bravo!... citoyen Danton, dit Robespierre en s'approchant de la tribune; j'aime à entendre parler comme cela; il faut que partout et toujours la trahison soit décapitée en face du peuple... Tu l'as dit, Danton, de ta voix puissante, et je ne puis à la répéter après toi; malheur! malheur! à tous ceux qui voudront, je ne dis pas arrêter, c'est impossible mais seulement ralentir la course du char de la liberté.

Le regard de Danton et celui de Robespierre se croisèrent... Etrange caprice du hasard qui joue avec les mots avant de jouer avec les têtes. Mais si Robespierre rêvait déjà dans sa tête de perdre Danton, dont la popularité et les triomphes l'inquiétaient, certes Danton se sentait trop puissant et trop fort pour qu'une pensée de doute ou de crainte put entrer en lui; il fit un signe amical de la main et continua son discours, plus sanguinaire encore; d'une voix tonnante il dit: Ce n'est pas à Paris seulement que les vrais patriotes foudroient les traitres et les indécis, c'est sur toute la surface de la France; car vous le savez, citoyens, la convention par son décret du 5 Septembre a ordonné qu'une

armée révolutionnaire parcourrait les départements avec des guillotines à sa suite! C'est ainsi que les gouvernements deviennent forts et invulnérables.

Bravo! c'est cela! tu dis la vérité, Grand Danton! s'écria Gracchus.

Les Girondins sont morts parcequ'ils nous ont paru suspects, ajouta Danton avec feu...

Les Girondins avaient mérité la mort!... s'écria tout-à-coup une voix vibrante, parcequ'ils étaient les héres du 10 Août, et parcequ'ils s'étaient faits régicides par faiblesse et par lâcheté.

Au même moment, comme si cela fut advenu par le souffle seul de cette voix soudaine qui venait intrépidement jeter aux échos des Cordeliers ce terrible anathème, toutes les lumières s'éteignirent et l'autre révolutionnaire tomba dans une subite obscurité.

Alors ce fut un tumulte, un frémissement dans la foule impossible à décrire. La stupeur l'action gagna tous les esprits, on l'eut vue gravée sur tous les visages, et une lueur soudaine fut venue éclairer cette scène inattendue.

La même voix reprit, menaçante comme un coup de tonnerre descendu du ciel:

Lâches, qui déshonorez la patrie par vos sanglantes saturnales! Lâches, qui la flétrissez par vos hideuses paroles! Lâches, qui la traînez dans la boue par vos infâmes doctrines! Vous croyez avoir renversé le trône monarchique, vous l'avez régénéré par le sang d'un martyr. Le roi est mort! vive le roi!

Et de tous les coins de la salle retentissent

aussitôt comme la vibration d'un écho ces paroles: "Le roi est mort! vive le roi!"

Que se passait-il au milieu de cette obscurité? Que devenaient toutes ces voix halétantes qui ne s'élevaient plus que par instants avant d'écarter:

Vive Danton!

Pourquoi le silence succédait-il à cet anathème? Tous les souffles s'étaient-ils éteints dans les poitrines républicaines, ou tous les hommes s'étaient-ils évanouis comme des fantômes? Etrange audace, complot inouï! humiliation profonde!

Eh bien! Robespierre! Eh bien! Saint-Just! Eh bien! Danton? Eh bien! Billaut-Varennes! Eh bien! Camille Desmoulins! Eh bien! Collot d'Herbois! Héralut-Séchelles, Lacroix, Fabre d'Églantine, Chabot, Hébert, et tant d'autres!... Vous vous taisez!... On dirait que le froid du cercueil a glacé vos veines et étouffé vos cris.

C'est qu'en même temps une main, semblable à celle d'un spectre, touchait l'épaule de Danton, et une autre voix lui disait:

Tu as organisé les massacres de septembre, tu as créé le tribunal révolutionnaire... Danton, tu mourras sur l'échafaud!

Une autre main touchait l'épaule de Robespierre, et une voix lui disait:

Régicide! lâche guillotiné! tu mourras sur l'échafaud!

Une autre main s'abaissait, froide comme est elle ent de de marbre, sur l'épaule de Camille Desmoulins, et une voix lui disait:

Toi qui portes en ton sein le venin du rep-

tile, lâche par le cœur! lâche par la plume! tu mourras sur l'échafaud!

Une autre voix ricana à l'oreille du beau St. Just:

Beau mignon, tu mourras sur l'échafaud!

Et en même temps, comme obéissant à une impulsion électrique, une main s'abaissait sur l'épaule de Héralut-Séchelles; une autre touchait Fabre d'Églantine; une autre Lacroix, une autre Chabot; une autre Hébert; une autre Collot d'Herbois, et à tous une voix murmurait les mêmes mots terribles prophétiques, tu mourras sur l'échafaud!

Une main aussi toucha l'épaule de Georges, tandis qu'une voix lui disait:

Georges, tu peux l'arrêter encore, toi... car tu n'es pas encore souillé, ton cœur n'est pas encore entièrement séché par le contact de ces misérables. Tu as déjà un pied dans la fange, y mettras-tu les deux?

Le jeune montagnard se retourna brusquement:

Je les mettrai, dit-il avec hauteur... Et il voulut saisir dans ses bras celui qui venait de parler ainsi; mais ses mains n'embrassèrent que le vide.

Cette scène étrange, terrible, fut l'affaire d'un instant. Toutes les têtes s'étaient courbées involontairement sous cette imédiation sanglante.

Tout-à-coup, la voix qui, la première, avait parlé si haut, se fit entendre de nouveau:

Non!... France... dit-elle, tu n'es pas encore perdue! Au revoir... au revoir, messieurs les régicides!